

ROBERT SIGAL

Directeur général de l'Hôpital américain de Paris

Brian A. GALLAGHER

Robert Sigal, nous pourrions nous interroger sur la raison pour laquelle le PDG de l'Hôpital américain de Paris a été invité à participer à une conversation sur les soins de santé en Afrique ? Robert est un dirigeant d'entreprise. Il a dirigé la société GE Healthcare en France avant de tenir les fonctions de président et directeur commercial de la société InSightec. Il a un point de vue très intéressant sur les soins de santé en général, mais aussi sur les soins de santé en Afrique. Si vous le voulez bien...

Robert SIGAL

Oui, merci, Brian. Tout d'abord, je voudrais remercier l'organisateur et très certainement Thierry de Montbrial pour l'organisation de cette session. Qui pourrait imaginer un monde meilleur sans une meilleure santé ? C'est impossible. Les soins de santé sont à l'évidence l'un des éléments fondateurs d'un monde meilleur. En matière de soins de santé, si vous voulez fournir des soins de santé, que ce soit en France, aux États-Unis ou en Afrique, vous avez besoin fondamentalement de trois choses : une infrastructure de base, de l'eau, de l'électricité. Ensuite, il faut des infrastructures sanitaires, des bâtiments, de l'équipement, et enfin, des infrastructures humaines, des infirmières, des techniciens et bien sûr des médecins.

Dans les 47 pays d'Afrique aujourd'hui, la situation est bien sûr très diversifiée. Le Maghreb, par exemple, dispose d'infrastructures. Il dispose d'une infrastructure de base et bien sûr d'une infrastructure sanitaire. En ce qui concerne les médecins, quel est le nombre de médecins pour 10 000 personnes. Au Maghreb par exemple, l'Algérie en compte 18, le Maroc sept. L'Afrique du Sud compte neuf médecins pour 10 000 personnes. Cependant, pour les pays situés entre ces deux extrêmes, la situation est différente. Le nombre de médecins serait plutôt inférieur à cinq dans ces régions et la proportion va même jusqu'à 0,5 médecin pour 10 000 personnes au Nigeria. Il y a donc clairement un problème quantitatif.

Des progrès ont cependant été réalisés. Comme l'a mentionné hier le Premier ministre Coulibaly, la classe moyenne devrait compter 800 millions de personnes d'ici 10 ans. Cette classe moyenne recherche des soins de santé. En général, encore une fois, qui peut imaginer une solide croissance et la justice sociale dans tous ces pays sans de robustes infrastructures sanitaires ?

Dans cet esprit de progrès, je voudrais souligner deux domaines spécifiques. La nécessité de qualité d'abord, puis la nécessité de responsabilité. La nécessité de qualité : revenons au problème des médecins. Même si dans un pays vous avez huit, dix médecins pour 10 000 personnes, et soit dit en passant, en France nous en sommes à 30 et aux États-Unis à 26, il vous faut les bons médecins. Il vous faut des spécialistes. Certains pays d'Afrique occidentale comptent moins de 10 gastro-entérologues pour l'ensemble du pays. Il faut donc former des spécialistes.

Le deuxième point que je souhaite souligner concernant la qualité est celui des gestionnaires d'hôpitaux et d'établissements de soins de santé. Ce n'est pas un problème qui concerne uniquement l'Afrique. Croyez-moi, c'est un problème où que vous soyez dans le monde, en France, comme dans n'importe quel autre pays. Vous avez besoin de bons gestionnaires d'hôpitaux et cela m'amène à mon deuxième point : la responsabilité.

Il n'y a pas de pénurie de financement dans le monde. Il peut s'agir d'un financement public. Ou de l'OMS. Il peut s'agir de la Fondation Gates, et il peut s'agir du secteur privé, bien sûr. Il y a de l'argent. Cependant, tous ces gens se posent la même question : « Si j'investis 1 euro ou 1 dollar, quel est le retour sur investissement ? » Ce qui compte, c'est le retour sur investissement ou obtenir de la valeur pour cet argent, appelez cela comme vous voulez.

Je pense que pour ces deux enjeux, la qualité et la responsabilité, la technologie offre une réponse. Ce n'est pas la seule réponse, mais c'est une réponse très importante. Permettez-moi d'être un peu plus précis. Premièrement, la

technologie est complètement liée à la médecine moderne. Dans n'importe quel hôpital, dans n'importe quelle clinique, vous avez besoin d'imagerie moderne, imagerie par résonance magnétique, scanographie, vous avez besoin de salles d'opération, d'équipement de laboratoire, etc.

Ensuite vient la technologie de l'information. Cette technologie transforme notre monde, peut-être au prix du carbone, comme évoqué plus tôt, mais elle transforme le monde. Elle peut être utilisée de plusieurs façons. L'une d'elles consiste simplement à organiser l'éducation numérique. J'ai parlé de la nécessité de renforcer et d'améliorer la formation des médecins. Nous organisons chaque année dans notre hôpital ce que nous appelons la « formation gastro ». Nous y formons les gastro-entérologues d'Afrique. Nous avons simultanément une liaison numérique avec plusieurs pays d'Afrique. Les gens peuvent regarder et participer. Il existe une myriade d'initiatives en faveur de cette éducation numérique.

Un autre point avec le numérique a trait au continuum de soins. C'est très important. Aujourd'hui, dans mon hôpital, nous recevons beaucoup de patients venant d'Afrique. Dans de nombreux cas, malheureusement, ils arrivent trop tard, c'est aussi simple que cela. Nous ne pouvons pas fournir de bons services à ces gens. La téléradiologie, les téléconférences médicales, ce sont des outils qui nous permettent de trier les bons patients et d'éviter d'avoir des patients pour lesquels nous ne pouvons plus rien faire.

Une fois que vous avez traité un patient, vous devez le suivre. Vous devez assurer ce suivi avec les médecins locaux et l'infrastructure locale. C'est là que l'information numérique entre en jeu.

On pourrait même aller beaucoup plus loin. Laissez-moi vous donner un exemple concret concernant l'intelligence artificielle. Nous utilisons l'intelligence artificielle aujourd'hui dans nos hôpitaux et des mammographies pour détecter les sujets à risque en matière de cancer du sein. Cette intelligence artificielle est utilisée avec la génétique et la mammographie. Aujourd'hui, dans le monde occidental, l'intelligence artificielle est une aide pour le radiologue. Nous pourrions imaginer que demain, en Afrique, des unités de mammographie mobiles soient mises à disposition. Vous rencontrez un spécialiste en mammographie, pas besoin de radiologue. La mammographie est envoyée au programme d'intelligence artificielle dans le cloud et ce programme est capable de détecter les sujets à risque. Cette perspective est en train de devenir une réalité. Ce n'est pas un rêve.

Enfin, le dernier point concernant la technologie est la responsabilité. Il s'agit avant tout de données. Si vous maîtrisez le numérique, vous avez de plus en plus de données, vous accumulez des données. Nous savons aujourd'hui que dans le monde réel, dans le monde occidental, la responsabilité a essentiellement trait aux données. Vous ne vous contentez pas de parler et d'expliquer de belles choses. Vous analysez les données pour contrôler ces données. Si nous mettons en place et développons ces infrastructures numériques, la responsabilité, la capacité à rendre compte, de même que la volonté de soutien des investisseurs, vont augmenter.

Je terminerai sur ce point : dans ma « vie précédente », ma vie dans l'industrie, j'ai travaillé pour une entreprise américaine. Cette entreprise a compris à un moment donné que ce qui était bon en Amérique n'était pas bon pour les autres continents. Beaucoup d'efforts ont été faits en Chine pour la Chine, en Inde pour l'Inde. Nous pouvons imaginer exactement la même chose pour l'Afrique : en Afrique pour l'Afrique. Hier, nous avons eu l'intervention du Président Kagame. Tout le monde connaît le succès informatique du Rwanda. Vous pouvez parfaitement imaginer une solution, une solution locale inventée en Afrique, et une solution rentable parce que nous sommes proches du marché, proches des besoins. Cette solution serait donc bonne pour l'Afrique. Et demain, et c'est ce qui s'est passé en Chine pour la Chine et en Inde pour l'Inde, ces produits qui, au début, étaient seulement bons pour ces marchés spécifiques, sont devenus bons pour le monde entier. La première étape est peut-être en Afrique pour l'Afrique, mais la deuxième étape, dans le futur, est, pourquoi pas, pour le monde entier. Donc je suis optimiste pour l'Afrique.

Brian A. GALLAGHER

Merci Robert.